

Marisol Drouin
JUMEAU JUMELLE
Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Récit », 2023, 96 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Le nouveau récit de Marisol Drouin est indissociable du livre précédent, *Je ne sais pas penser ma mort*¹. Son premier roman, *Quai 31* (2011), lui avait valu une visibilité de choix et un vif intérêt de la critique, du public et des lecteurs. À la suite de ce succès, elle a consacré cinq ans au roman *Fleuve malin* qui n'a pas vu le jour, ce qu'elle a ressenti comme un échec. Ceci l'a poussée, en 2016, à la rédaction d'une « sorte d'essai intime. Écrit comme un train fonce. Sans m'arrêter. Sans jamais regarder en arrière. [...] Terrifiée à l'idée d'en perdre l'urgence. » Pour l'essentiel, elle y parle de son enfance, de l'adolescence, du père au verbe fort, du mépris et des torts infligés aux femmes, de la naissance de son fils, le « petit singe ». Cependant, *Fleuve malin* continue à la hanter, lui et trois sujets incontournables : l'identité, l'aliénation, la mort. Rejetant la société néolibérale, marchande, performante, où « seuls les livres [lui] procuraient du réconfort », elle persiste dans l'écriture, qui devient pour elle une nécessité, même s'il s'agit « d'une lutte constante ».

Heureuse d'être enceinte de nouveau, elle apprend qu'elle a développé un cancer du sein. Quelques semaines plus tard, elle perd le fœtus. Son constat tient en peu de mots : « Mammo, biopsie, diagnostic. L'enfant est parti et la mort est restée. [...] Tu regardes le petit singe en pleine expansion. [...] Tu écris accompagnée. Mais de la mort cette fois-ci. » Avoir supprimé *Fleuve malin* signifie, pour elle, l'avoir avorté, comme s'il avait été un enfant : « Je ne sais pas abandonner un roman. Je ne

¹ Marisol Drouin, *Je ne sais pas penser ma mort*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Récit », 2017, 216 p.

sais pas être une mère. Je ne sais pas être heureuse. Je ne sais pas écrire. *Je ne sais pas penser ma mort.* » Dans cette phase d'autodestruction, pendant laquelle l'écrivaine s'accuse d'avoir tué ce roman, elle est au bord d'un abîme qui l'appelle. Elle doutera de tout, même de sa vocation : « L'écriture ne me sauve de rien. Mais elle me calme. *Elle est ce temps d'arrêt où je peux penser la mort.* » Elle ira jusqu'à mettre en question son amour pour le père de son fils². Et de poursuivre : « La maladie, c'est ce besoin viscéral de reconnaissance, de dire, d'être entendue. [...] De rester seule durant des heures, des jours, des années. À écrire, réécrire. *La mort venue, le mal, c'est ça, je le dis, c'est l'écriture.* » (Je souligne.)

À partir de cette descente, Marisol Drouin enchaîne avec *Jumeau Jumelle*. Elle y parle de la mort de son frère, très proche d'elle, frappé par une tumeur logée au milieu du cerveau, inopérable. Déjà, l'incipit d'Annie Ernaux situe ce récit dans la pensée bourdieusienne : « Je ne sais pas si cela existe des désirs simples. » Comme dans le livre précédent, Drouin revient sur la maison paternelle à Baie-Saint-Paul, achetée l'année de sa naissance (1976), et sur ses souvenirs : « Dans tout ce qui me reste d'images et de sensations, il est là. Je n'ai aucun souvenir sans mon frère. » Un garçon long, souvent malade, atteint d'une scoliose sévère, alors qu'elle est son contraire, bouillante, impulsive, révoltée. Autrefois, la sœur croyait qu'il jugeait ses excès, sa fureur, ses jeux, ses amours. Mais il se taisait. Avec le temps, la vie les a éloignés. Un jour, devenue enseignante de français, elle reçoit pendant la pause un texto de lui, lit les mots *tumeur, thalamus*. Au lieu de répondre, elle attend que le choc du réel s'adoucisse. Par contre, elle commence un nouveau livre, rédige page après page, refuse tout contrat, ne vit que dans et pour l'écriture sur son frère, retourne au traumatisme de son cancer, survenu quatre ans plus tôt. De nouveau, elle se rend à l'hôpital, « le lieu de toutes nos vulnérabilités », cette fois comme visiteuse

² Il s'agit d'Olaf Gundel, musicien multi-instrumentiste, arrangeur et compositeur.

qui se trouve « de l'autre côté ». Contrairement à lui, elle a vu l'image de la masse du cancer, « rouge, encagée, inatteignable, au centre du crâne de [son] frère » — pour amorcer un autre retour sur son corps qui l'a trahie. « La tumeur dans la tête de mon frère. La tumeur dans mon sein. [...] Je pensais à mon frère. Je pensais à moi. [...] Le théâtre de sa vie dévastée par l'annonce. Le théâtre de ma désolation. » Ce qui la ramène à son amoureux qui n'a pas résisté à la nouvelle de sa maladie : il s'était esquivé pour revenir plus tard en s'excusant de ne pas avoir été « à la hauteur ». En écrivant sur son frère, elle relit les « paroles agonisantes [de son livre] comme des enfants mort-nés [qu'elle ne peut] déposer nulle part ».

Si le frère semble bien répondre aux traitements et pense à de nouveaux projets, sa sœur n'ose pas lui avouer que, inconsolable, elle usurpe dans son livre la vie de l'autre, celui « qui allait mourir à [s]a place ». C'est l'écriture qui la ramène à la vie, écrire est et demeure son dernier refuge, même si elle croit qu'il s'agit d'un « mélange de grandiose et de médiocre ». Le désir revenu, elle se construit une vie composée de chimères, d'abord un amour avec un écrivain qui a renoncé à son métier, contrairement à elle dont la (sur)vie dépend de la création littéraire. Pour fuir la réalité et les traitements humiliants, elle s'éprend ensuite de son chirurgien. Car il lui faut sortir de son livre, écarter remèdes et potions, retourner vivre dans les bras d'un homme. Sa rémission, elle la tait au frère, tout comme elle ne mentionne pas son livre qui aurait exposé « la honte d'être encore vivante ».

Lors de leur dernière promenade dans le parc, son frère, le regard perdu, la silhouette voûtée, la communication difficile, lui annonce sa mort prochaine. Alors le remords l'envahit de nouveau : « J'aurais dû le garder dans mes bras. Longtemps. J'aurais dû le consoler. J'aurais dû savoir le consoler. » Mais comment apaiser un mourant qui vient de faire ses adieux à son monde quand on est soi-même affligée ? Comment affronter notre finitude quand on est « démunie et terrifiée » ?

La fin de ce récit sur le profond amour qu'une femme porte à son frère peut surprendre. Même si elle et lui ont choisi leurs vies, chacun à sa manière et d'après son tempérament, le lecteur n'oubliera pas la façon avec laquelle l'auteur encercle son propos. Les sens aux aguets, sensible au moindre détail entourant cette mort (et la sienne), elle fait preuve d'une capacité d'observation aiguisée par la souffrance, éliminant tout superflu. Je qualifierais ce texte de « squelettique » : Marisol Drouin pratique à l'envi l'art de l'ellipse. Elle invite le lecteur à remplir les nombreux non-dits, à refaire avec elle le chemin parcouru et comprendre pourquoi elle fait preuve d'une sensibilité exacerbée et d'une lucidité constante devant le réel qui entoure le sort de son frère et le sien.

En lisant ces pages aux phrases lapidaires, d'une brièveté frisant à l'occasion la rudesse, on est inévitablement attiré, voire aspiré par ces réflexions réduites à l'ossature minimaliste, retravaillées, condensées, à l'effet hypnotique. Une écriture d'une honnêteté terrible, traduisant la quête de l'écrivaine qui se pose sans cesse la vieille question de ceux qui se confient à leur journal : « Qui suis-je ? »